

# Rue Cases-Nègres

## Euzhan Palcy

### Collège au cinéma

Pourquoi *Rue Cases-Nègres* peut-il intéresser des élèves dans le cadre de collège au cinéma ?

Il est particulièrement indiqué de connaître la réponse de la réalisatrice du film.

C'est pourquoi nous projetons de mettre en ligne trois vidéos réalisées à l'occasion d'une rencontre avec Euzhan Palcy au cinéma le France à Saint Etienne en mars 2010.

La première vidéo, *Rue Cases Nègres et collège au cinéma*, débute précisément par cette question : Euzhan Palcy nous invite ici à découvrir, à réfléchir et à changer.

- Découvrir la Martinique de 1930 et son histoire longtemps masquée par l'oubli, les mythes et les préjugés...
- Changer grâce à ce film qui est « l'occasion de dire au monde que nous [la population noire antillaise] existons ! »
- Réfléchir en repensant l'école, l'instruction, l'enseignement...

## Le contexte

On parle rarement de l'esclavage, de la traite négrière, des abolitions et de leurs lendemains.

Pour découvrir le contexte historique, social et économique de *Rue Cases-Nègres*, nous avons utilisé les travaux récents et approfondis de Nelly Schmidt, docteur d'Etat et directeur de recherche au CNRS.

Un résumé d'une de ses conférences disponible en ligne, illustré de citations de son livre *La France a-t-elle aboli l'esclavage ?* est disponible sur le site du CRDP et le blog de collège au cinéma dans l'Espace Numérique de Travail (Cybercollèges42 et laclasse.com)

Ces travaux permettent de mieux comprendre la 6<sup>ème</sup> séquence (à partir de 16'58) du film.

Médouze raconte à José l'histoire de son père - qui est l'histoire commune du peuple noir martiniquais. L'analyse complète de cette séquence est disponible sur le site du CRDP et le blog de collège au cinéma dans l'ENT.

1930 se situe dans une période post-esclavagiste. Les descendants des esclavagistes avaient conservé les plantations, les usines et reproduisaient ce système mutatis mutandis : *la loi n'obligeait pas les Blancs de nous payer comme il faut.*

Il faudra plusieurs générations pour opérer un profond changement de société.

Après l'abolition, on trouve encore des rues cases-nègres comme au temps de l'esclavage, un chemin planté de cases destinées aux travailleurs des champs de canne...

« Dans ces rues cases-nègres, il y avait le *débit*, c'est-à-dire la boutique du maître blanc, du colon propriétaire du champ de canne, des usines, etc... Souvent la paye du samedi ne suffisait pas pour rembourser les marchandises achetées à crédit durant la semaine et les familles étaient régulièrement endettées, ce qui renforçait leur aliénation, leur dépendance vis-à-vis du Blanc. » (Commentaires d'E. Palcy)

La 5<sup>ème</sup> séquence (à partir de 13'32) illustre ces propos : le jour de paye est marqué de protestations plus

ou moins exprimées par les travailleurs des champs de canne suivies des difficultés pour rembourser l'argent que chacun doit à la boutique.

Il peut être intéressant de proposer aux élèves de détailler les réactions des travailleurs découvrant le montant de leur paye, de l'indifférence affichée à la protestation la plus véhémement. Les regards de Médouze ou le geste de dépit de M'man Tine sont aussi éloquents.

On peut également souligner le travail très soigné de reconstitution historique (décor, accessoires, nombre de figurants, mise en scène...) de cette séquence.

Comme le disait le père de Médouze (cf. *La Rue Cases-Nègres* de Joseph Zobel, pp 57 – 58) cette société coloniale n'est pas très éloignée de la société esclavagiste.

On peut le constater dans la 8<sup>ème</sup> séquence (à partir de 29'35) après l'incendie dans la rue Cases-Nègres :

- *Je ne veux plus voir les enfants trainer là-haut !*
- *Mais que vais-je faire d'eux, Monsieur Auberville*
- *Ah bon ! Parce que vous trouvez qu'on a suffisamment de main d'œuvre ?*

Le plan suivant cette réplique montre tous les enfants, même les plus jeunes, travaillant « à la canne ». Le spectateur pourrait penser que cette situation cessera avec la rentrée scolaire mais ce serait oublier qu'à cette époque, la moitié des enfants ne fréquente pas l'école et travaille aux champs dans les « petites bandes ».

Il faut savoir que les travailleurs de l'époque n'avaient qu'un seul jour de vacances par année, c'était le jour de l'an ! (Cf. 2<sup>ème</sup> vidéo de la rencontre avec Euzhan Palcy : *Réponses aux questions de collégiens*) Cela éclaire un détail qui pourrait passer inaperçu durant cette huitième séquence : Madame Saint-Louis travaille tout en étant enceinte (on la voit se désaltérer aux alentours de 30'55).

Le plan précédant la neuvième séquence (à partir de 31'48) montre José courant sous la pluie dans la rue Cases-Nègres. Sa voix *off* nous apprend que Tortilla est venue chercher M'man Tine pour accoucher sa mère mais que le bébé est mort comme le bébé d'avant...

Une telle situation produit naturellement des mouvements de révoltes ; c'est l'une des fonctions du personnage de Léopold.

On pourrait, à ce propos, poser la question suivante aux élèves :

- Pourquoi Léopold est-il arrêté par des gendarmes à la fin du film ?

On trouvera d'ailleurs des explications d'Euzhan Palcy à ce sujet dans la 2<sup>ème</sup> vidéo : *Réponses aux questions de collégiens*.

Les raisons de l'arrestation de Léopold se trouvent dans la 37<sup>ème</sup> séquence (à partir de 1h34'36).

Les enfants de la rue Cases-Nègres expliquent tour à tour à José ce qui s'est passé : Léopold a dérobé un registre pour prouver que le propriétaire ne payait pas correctement les travailleurs.

La chanson créole – évoquant la souffrance, la misère et l'injustice - qui accompagne le départ des gendarmes emmenant Léopold se passe de commentaire. « C'est une chanson qui était très populaire à l'époque et que j'ai retrouvée » (*Rue Cases-Nègres*, dossier n° 186 collègue au cinéma, Entretien Euzhan Palcy, page 13)

On peut s'étonner que deux gendarmes et le commandeur suffisent pour contenir les habitants de la rue Cases-Nègres mais ceux-ci savent que toute rébellion est très durement réprimée (état de siège, conseil de guerre, bagne...). La révolte gronde mais n'éclate pas.

Cette scène n'est sans doute pas sans rapport avec les mouvements de protestation sociale qui se sont produits plus tard et jusqu'en 2009-2010 à la Guadeloupe et à la Martinique.

Le film évite cependant une vision manichéenne de la société coloniale : on trouve des employés noirs, comme l'économiste ou le commandeur, qui ne traitent pas mieux les coupeurs de canne que les békés.

On peut penser également à Mme Léonce qui abuse de la situation de dépendance de José ou au professeur de français qui l'accuse d'avoir triché. (Cf. *La Rue Cases-Nègres*, pp 134 – 136 et pp 269-271)

## Exister : l'identité et la dignité d'un peuple

Dans les films diffusés à la Martinique (80 à 90 % de films américains), « on n'existait pas, [...] l'homme noir, la femme noire n'étaient pas présents [sinon] dans des images dégradantes, humiliantes [...]. C'était monstrueux ! Il était temps de restituer à l'Homme noir sa dignité, qu'il ait une image noble à l'écran, celle qu'il a dans la vie, dans son quotidien. *Rue Cases-Nègres* est un témoignage, une façon de dire non à toutes ces choses négatives qui ne représentent pas les Noirs.»

Ce film est « l'occasion de dire au monde que nous existons », de changer le regard porté sur la population noire antillaise.

« Quand les Martiniquais ont su que le roman qu'ils considéraient comme une bible allait être porté à l'écran, ça été un évènement ! A la télévision, à la radio, chaque jour, les journalistes informaient la population, précisant les scènes qui étaient tournées. Les instituteurs défilaient sur le tournage avec leur classe. Les gens, sachant qu'Euzhan Palcy avait peu d'argent pour réaliser le film, amenaient des enveloppes avec quelques francs. Ils apportaient aussi des objets d'époque, de vieilles machines. C'était leur film ! C'était un évènement extraordinaire pour ce pays. »

(Commentaires d'Euzhan Palcy extraits de la première édition du DVD *Rue Cases-Nègres*)

La Martinique apportera ainsi un million de francs (400 000 francs pour la municipalité d'Aimé Césaire) sur un budget de six millions !

Les anecdotes sont nombreuses pour montrer l'importance de ce film pour les Antillais. On pourra se reporter à la fiche du film du Cinéma le France ([www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)) ou au supplément *L'amour sans* « *je t'aime* » du DVD réédité en 2010.

### Entre reconstitution historique et documentaire

*Rue Cases-Nègres* s'efforce de reconstituer une image aussi réaliste que possible de la Martinique des années 1930.

La plupart des personnages est interprétée par des Martiniquais qui n'étaient pas des acteurs mais qui vont jouer un rôle souvent proche de leur vie et de leurs activités réelles.

Le décor de la rue Cases-Nègres a servi d'habitations réelles pour de véritables coupeurs de canne qui jouent ce rôle dans le film ; le professeur de français du lycée est un vrai professeur.

Euzhan Palcy a auditionné près de 4000 enfants martiniquais pour qu'ils soient à l'image de ce qu'était la Martinique à cette époque.

Ces choix produisent une image réaliste du peuple noir martiniquais, à mi-chemin entre le film d'époque et le documentaire.

Dire la réalité antillaise et caribéenne, ne pas trahir l'Histoire passe aussi par un travail sur le langage pour retrouver et utiliser les expressions des années 1930.

Les musiques sont aussi authentiques ou composées spécialement pour le film dans le style de l'époque, "avec des rythmes traditionnels : on a composé une biguine, une berceuse créole. Le groupe Malavoi a composé les musiques des génériques de début et de fin. Roland Louis, compositeur guadeloupéen, a fait d'autres musiques. Les chants de travailleurs sont des chants traditionnels". (*Rue Cases-Nègres*, dossier n° 186 collège au cinéma, page 13)

Le travail de l'image inscrit également le film dans le passé : pas vraiment de sépia mais surtout un travail sur la lumière et l'étalonnage, les couleurs, les costumes, les décors...

« A première vue c'est comme si on invitait le spectateur à feuilleter un vieux livre précieux. La réussite de ce procédé a nécessité une préparation à différents niveaux : choix des éléments et des couleurs des décors, des costumes ainsi qu'une précision et un souci permanents en ce qui concerne la lumière. »

(Fiche du film du Cinéma le France, p. 3)

La douceur de teinte des images, les couleurs pastel, l'absence de contraste violent de couleur, d'opposition crue sont en harmonie avec ce film plein de bienveillance, d'amour pour ces personnages et pour tout ce peuple. L'opposition entre noir et blanc existe – le masque africain de Médouze dans la 6<sup>ème</sup> séquence et les costumes blancs des békés de la 8<sup>ème</sup> séquence par exemple, voire les uniformes blancs des lycéens de Fort-de-France - mais ne se manifeste que ponctuellement, avec une certaine distance.

Enfin Euzhan Palcy réalise le premier film tourné en créole, affirmant ici l'identité de ce peuple à travers sa langue.

On se souvient de la chanson accompagnant l'arrestation de Léopold. La 4<sup>ème</sup> séquence (à partir de 10'49) dans le champ de canne, la 5<sup>ème</sup> séquence (à partir de 13'32) dans la rue Cases-Nègres font également entendre des dialogues et un chant de travail en créole. Le chant n'est d'ailleurs pas sous-titré ; s'agirait-il d'un message malicieusement adressé aux seules personnes capables de le comprendre ?...

### **Identité et dignité : s'exprimer et se faire respecter**

Dans la 3<sup>ème</sup> vidéo, *parcours d'une réalisatrice*, Euzhan Palcy évoque sa découverte de *La Rue Cases-Nègres* et le projet d'en faire son premier film alors qu'elle est encore très jeune.

Pour cela, elle se donne une première formation cinématographique autodidacte avant d'étudier à la Sorbonne et à l'école Louis Lumière où elle obtient son diplôme de directrice de la photo.

Devenue la première réalisatrice noire en Europe, cette formation lui permet, pour reprendre ses termes, de s'exprimer et de se faire respecter.

Cette réussite rappelle celle de José Hassam/Joseph Zobel. Leur parcours et leur œuvre suscitent le respect et leur permettent de s'exprimer en utilisant cette « clef », cette « arme miraculeuse » qu'est l'instruction.

Ces points communs confèrent à cette adaptation cinématographique une grande force de conviction et d'émotion.

La présence de Doutra Seck, dans le rôle de Médouze, contribue aussi à « restituer à l'Homme noir sa dignité ».

Doutra Seck, grand acteur sénégalais, représente évidemment l'origine africaine, les racines de ce peuple antillais mais aussi le talent des artistes noirs qu'on ne montrait guère à l'écran.

### **Identité et aliénation : le nom et la peau sauvée**

Le refus de M. du Terrail de donner son nom à Léopold (21<sup>ème</sup> séquence à partir de 1h03'26) posera sans doute la question de l'aliénation aux spectateurs de *Rue Cases-Nègres*.

La société coloniale martiniquaise comprenait des Blancs créoles riches (les propriétaires), des Blancs créoles de condition plus modeste (des employés comme le père de Léopold) qu'on appelle les « petits Blancs » mais qui sont cependant beaucoup plus riches que les Noirs !

Les mariages mixtes n'étaient pas admis ; d'ailleurs on comptait seulement cinq mariages pour mille habitants à l'époque. L'union libre était très importante et il arrivait notamment que de « petits Blancs » vivent avec des femmes noires et aient des enfants métis (ou « mulâtres ») mais ceux-ci ne pouvaient pas porter le nom de leur père.

Dans le film, le père de Léopold dit qu'il ne peut donner son nom à son fils parce que ce n'est pas un nom de mulâtre mais un nom de Blanc.

Léopold ne peut le comprendre ni l'accepter.

Cela renvoie aux préjugés racistes de cette société convaincue de la supériorité des Blancs par rapport aux Noirs mais aussi au problème du nom des Noirs, directement issu de l'esclavage.

Les noms de Noirs sont des sobriquets et n'ont rien de commun avec les noms des Blancs (cf. 2<sup>ème</sup> vidéo de la rencontre avec Euzhan Palcy : *Réponses aux questions de collégiens*).

L'attitude du père de Léopold relève de l'aliénation car ce Blanc aime sans doute sa femme et son fils à qui il donne sa bague, une terre... mais un ordre des choses s'est imposé à lui et il ne peut le dépasser, le remettre en question.

Cette aliénation se retrouve dans le personnage de la caissière, à la fin du film.

Cette 34<sup>ème</sup> séquence (à partir de 1h29'12) est d'ailleurs analysée dans le dossier *collège au cinéma*.

Lorsque Mlle Flora dit qu'elle hait sa propre race, elle est moins à blâmer que la société coloniale qui lui a imposé ce jugement de valeur : c'est mal d'être noir :

« *Cela me fait tellement mal de voir que quelqu'un qui est déjà noir fasse encore quelque chose de mal !* » (Cf. pp 289 – 291 du livre).

Nombre d'antillais ont intégré cette conviction qui perdurera très longtemps notamment à travers des expressions comme *avoir la peau sauvée*.

Là encore, les spectateurs auront peut-être du mal à comprendre ce dont il s'agit.

*Avoir la peau sauvée* signifie ne pas être vraiment noir, être métis. Cette expression montre le rejet de cette couleur de peau, voire la haine d'être nègre que la société coloniale avait inculquée même à la population noire.

## L'école

Le dernier thème important de Rue Cases-Nègres est naturellement l'éducation.

M'man Tine comprend que le moyen d'échapper à l'exploitation et aux champs de canne est l'instruction même si cela demande des sacrifices financiers (l'enfant ne travaille pas et ne peut ainsi aider sa famille) pour un résultat incertain (dans la 8<sup>ème</sup> séquence, le gèreux lance à José, à qui M'man Tine a interdit de travailler dans les petites bandes : « *Ta grand-mère croit peut-être que tu vas devenir fonctionnaire ?* »).

La conviction de M'man Tine est confirmée par le discours du maître à la fin de la 9<sup>ème</sup> séquence : le certificat d'étude est indispensable parce qu'il permet de mener une « *existence décente* » et c'est tout le sens de cette maxime inventée par Euzhan Palcy : *l'instruction est la clef qui ouvre la 2<sup>ème</sup> porte de notre liberté*.

Mais l'éducation de José serait incomplète si elle se limitait à l'enseignement scolaire des Blancs.

José a besoin aussi de l'enseignement de Médouze, un enseignement plein d'affection qui complète celui de l'école. Grâce à lui, « l'oral s'ajoute à l'écrit, le passé rejoint le présent. » (E. Palcy)

C'est le personnage qui va apporter à l'enfant l'autre partie de lui-même (penser au cadeau de la statuette) pour qu'il trouve son équilibre entre l'éducation coloniale et son histoire.

Grâce à lui, José conjugue la réalité de son monde noir avec l'instruction du monde blanc.

Dans la 12<sup>ème</sup> séquence (à partir de 38'49) José apprend de Médouze ce que sont l'eau, le feu, la vie, la mort. Dans la 14<sup>ème</sup> séquence, quand l'instituteur lui demande quelle différence il y a entre chanter et caqueter, il s'appuie sur les réalités de son monde (sa grand-mère, les oiseaux, le vent...) pour assimiler le vocabulaire français.

« Plus tard, au lycée, il fera une dissertation en utilisant ses souvenirs du vieux Médouze. Pour préserver son identité, il revient tout le temps à ses racines. » (Ecrans de cinéma, propos d'Euzhan Palcy, 1983)

Finalement José partira au lycée avec sa rue cases-nègres, son histoire en lui. Le dernier plan nous montre la colline où il recevait l'enseignement de Médouze...

Dans le film, l'éducation est présentée de façon plus optimiste que dans le récit de Joseph Zobel ;

José est meilleur élève et le professeur de français reconnaît son erreur.

Néanmoins l'instruction reste un combat à l'image de celui de M'man Tine qui lutte constamment pour élever José, pour que son avenir ne se limite pas à couper la canne des békés mais aussi pour conquérir une dignité humaine.

Une dignité que lui rend José en lui lavant les pieds à sa mort "pour qu'elle parte pour son dernier voyage comme une reine avec les pieds propres et pas souillés par la terre des coupeurs de canne... José lave les pieds de sa grand-mère morte pour la débarrasser de cette boue des champs de canne à sucre, symbole d'exploitation, de misère et de mépris." (E. Palcy)

Le combat très touchant de M'man Tine demeure une lutte difficile qui mérite d'être soulignée.

Dans la 22<sup>ème</sup> séquence (à partir de 1h06'10) M. Saint-Louis refuse à contrecœur l'inscription de sa fille Tortilla au concours des bourses pour des raisons que le spectateur, témoin de la misère de cette famille, comprend comme l'instituteur. Par contre, M'man Tine accepte ; elle avait même anticipé cette situation en achetant à l'avance un costume à José !

Toutefois, cela va lui demander des sacrifices encore plus grands. Après avoir dû s'installer à la cour Fusil, elle va devoir aller à Fort-de-France et travailler sans relâche pour payer chaque trimestre les frais

de scolarité du lycée (28<sup>ème</sup>, 29<sup>ème</sup> et 30<sup>ème</sup> séquences à partir de 1h16'24). José quant à lui réalise son travail scolaire en luttant contre la faim, la fatigue et le dénuement.

Il faut remarquer cependant que le film ne tombe pas dans le misérabilisme : José fait ses devoirs dehors, à la lumière de l'éclairage public, sur une table et un siège beaucoup trop petits pour lui mais il continue à aider son ami Carmen dont la bonne humeur et les incessantes aventures amoureuses font même sourire M'man Tine au travail. Cette solidarité qui se manifeste par exemple quand Carmen aide José et M'man Tine à déménager à Fort-de-France, contribue largement au sentiment optimiste que produit ce film.

On est aussi tenté de sourire lorsque Carmen parle de son rêve : devenir un acteur à Hollywood ! Mais n'est-ce pas un rêve à prendre au sérieux... surtout quand on sait que Carmen est le frère d'Euzhan Palcy !

Certaines difficultés sont d'ailleurs traitées sur le ton de la plaisanterie.

Quand M'man Tine demande à son petit-fils ce qu'il a appris à l'école, José lui explique la différence entre préfecture et sous-préfecture : « Creuse, préfecture Guéret, sous-préfecture Aubusson » !

Cela évoque, sans la souligner, l'une des difficultés de l'instruction : la différence entre la culture des enfants et celle de l'école – sans parler des programmes ou de la discipline dont José parle aussi...

### §§§

Récompensé à de nombreuses reprises, ce premier film d'Euzhan Palcy a connu un succès extraordinaire.

Pour autant, faute d'avoir pu concrétiser ses projets en France, sa carrière de réalisatrice se déroule ensuite aux Etats-Unis notamment avec *Une saison blanche et sèche* dénonçant le régime de l'apartheid en Afrique du sud.

Nous conseillons la consultation du dossier n° 186 collège au cinéma (pp 2 à 4) pour découvrir la filmographie de cette réalisatrice humaniste et engagée :

« Avec mon cinéma, j'ai privilégié des films qui tentent la réhabilitation de l'image de l'homme noir à l'écran. Toujours avec beaucoup de générosité, je ne suis pas du genre revancharde. J'estime que les artistes ont une responsabilité, un rôle important à jouer dans nos sociétés modernes. Nous sommes à la fois des ethnologues, des pédagogues, des *entertainers*, etc. On ne peut pas faire n'importe quoi. » (Euzhan Palcy, La critique d'Excessif, propos recueillis par David A.)

En cette année des Outre-mer, souhaitons que les films et les projets de cette grande réalisatrice française reçoivent enfin tout le soutien nécessaire et connaissent tout le succès qu'ils méritent.

Henry Thollon